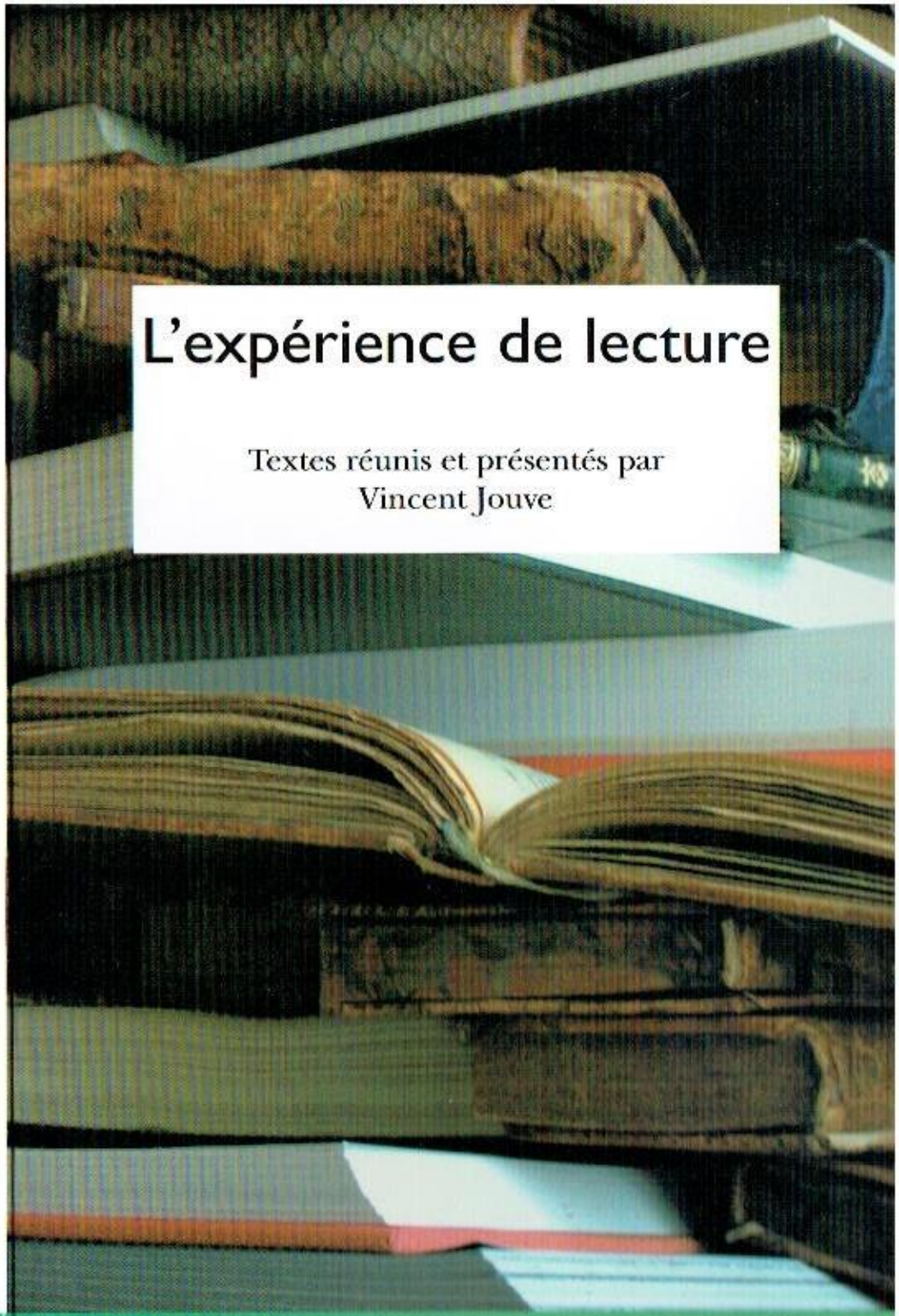
L'expérience de lecture

Que se passe-t-il, lorsqu'on lit un texte, sur les plans cognitif, affectif, intellectuel ? Qu'y entre-t-il de culturel ? d'imaginaire ? Quelle est la part de l'équation personnelle dans le vécu du texte et la construction du sens ? Y a-t-il une spécificité de l'expérience de lecture par rapport aux expériences voisines du cinéma et du théâtre ?
Telles sont les questions à l'origine de ce volume qui, à travers une série d'études empruntant à la linguistique et à la sémiotique aussi bien qu'aux approches cognitives, sociologiques et psychanalytiques, entend cerner l'acte de lire dans ce qu'il a de plus concret – c'est-à-dire, finalement, de plus difficile à identifier.

Ce volume réunit les contributions de Béatrice Bloch, Jean-Louis Brau, Bruno Clément, Maurice Couturier, Jean-Louis Dufays, Marc Escola, Bertrand Gervais, Sébastien Hubier, Judith Kaufmann, Liesbeth Korthals-Altes, Jacques Isolery, Michel Lisse, Raymond Michel, Marc-Mathieu Münch, Aline Mura-Brunel, Georges Nonnenmacher, Alain Pagès, Jean-Marie Privat, André Petitjean, Alain Schaffner, Franc Schuerewegen, Évanghélia Stead, Alain Trouvé, Jean-Emmanuel Tyvaert, Jean Verrier.

ISBN 2-913764-22-3
9 782913 764224
www.limproviste.com
28,00 €

L'expérience de lecture



L'expérience de lecture

Textes réunis et présentés par
Vincent Jouve

Jean-Louis DUFAYS

Lecture littéraire *vs* lecture ordinaire : une dichotomie à interroger

Soit les trois citations suivantes, glanées au fil de lectures récentes :

> Pour tenter de définir la « lecture littéraire », j'ai choisi d'aller aux frontières et de me tourner vers ce qui pourrait être son négatif : la « lecture ordinaire », cette lecture dont la sociologue Martine Poulain souhaite qu'elle ne soit pas un « pâle double » de celle du « lecteur expert » (Verrier, 1996 : 56).

> Nous n'avons pas emboîté le pas à ceux qui, avant nous, ont abordé [...] la problématique de la lecture littéraire. [...] Nous procédons à l'inverse, en prenant au sérieux la « lecture ordinaire » du récit de fiction (Dumortier, 2001 : 462).

> La distinction entre « lecture ordinaire » et « lecture savante » ne sert ni à décrire les lectures ni à classer les lecteurs mais à comprendre comment s'articulent ou s'opposent des manières de lire en train de se construire (Baudelot, Cartier et Detrez, 1999 : 166).

Ces trois citations me semblent assez typiques d'un discours devenu dominant en matière de lecture mais qu'il me semble intéressant d'interroger. Même si elle a, au fil du temps, porté des noms assez divers, l'opposition qu'elles établissent entre une lecture « littéraire » ou savante, qui serait le propre des lettrés et une lecture « ordinaire » ou fonctionnelle, qui serait le propre de M. Tout le Monde est déjà une vieille histoire. Cela ne signifie pas, loin de là, qu'il y ait accord sur sa nature exacte ni sur la manière dont elle hiérarchise les deux termes en présence. Je voudrais ici m'intéresser tout à tour à ces deux aspects pour éprouver les limites de leur validité.

Quelle hiérarchie ?

Éloges de la distanciation

Considérons d'abord la hiérarchie entre les deux termes. Quelle que soit la manière dont on formule l'opposition, pour beaucoup d'auteurs, il ne fait pas de doute que, de ces deux lectures, la plus riche et la plus intéressante est la plus « littéraire » et la plus exigeante : c'est ce que suggèrent clairement l'opposition de Stierle (1979) entre lecture *quasi-pragmatique* et lecture *pseudo-référentielle*, celle de Riffaterre (1979) entre lecture *heuristique* et lecture *herméneutique*, celle de Barthes (1973) entre *plaisir* et *jouissance*, celle de Gervais (1993) entre *progression* et *compréhension*, ou encore celle de Derrida (1972) entre lecture *rationalisante* et lecture *disséminante*. Pour ces auteurs, l'effort de la critique consiste à amener les lecteurs à dépasser les pièges et les illusions de la réception spontanée, considérée comme naïve, pour accéder aux subtilités d'une interprétation qui donne au texte sa pleine signifiance. Il ne faut pas chercher loin pour trouver des expressions didactiques de cette opposition : déjà l'*Anti-manuel de français* de Duneton et Pagliano (1978) se présentait comme une vaste machine à démonter les illusions et les aveuglements idéologiques de la lecture ordinaire. Sur le plan didactique, on retrouve assez clairement une valorisation de la distanciation dans les diverses modélisations de la « lecture méthodique ».

L'enjeu de cette conception est clairement de préserver à l'adjectif « littéraire » et à la notion de littérature sa valeur « noble », différentielle, son écart par rapport aux pratiques les plus répandues. C'est aussi, sur un plan pédagogique, de proposer aux élèves et aux étudiants un objectif d'apprentissage qui les amène à dépasser leurs savoirs et leurs comportements familiers, objectif dont on a souvent conscience qu'il n'est pas accessible de la même manière à tout le monde, mais dont on assume plus ou moins tacitement le caractère élitaire et la connivence avec les pratiques sociales de la classe dominante. Cette attitude n'est pas pour autant le propre d'une pensée conservatrice : convergente avec l'idéal qu'on qualifie en France de « républicain », elle se retrouve aussi chez des auteurs réputés progressistes comme Danièle Sallenave, dont l'essai *Le don des morts* (1991) est un plaidoyer vibrant en faveur de la littérature, présentée comme le meilleur rempart contre l'aliénation où nous confinerait la « vie ordinaire ».

Éloges de la participation

Mais d'autres auteurs, moins nombreux il est vrai, font entendre un autre son de cloche. Leur précurseur est assurément de Certeau (1990) à travers la dichotomie qu'il a établie entre la lecture « légitime » ou scolaire, jugée conformiste et aliénante, et la lecture de « braconnage », jugée libératrice parce qu'elle est un moyen pour le lecteur d'« inventer son quotidien » tout en rusant avec les pouvoirs en place. Plus généralement, ces auteurs exalteront sous le nom de lecture ordinaire une lecture ouverte aux dimensions psychoaffectives et identificatoires, correspondant tantôt au « lu » dont parle Picard, tantôt au « lisant » cher à Jouve. Ceux qui partagent cette option sont davantage des sociologues et des didacticiens que des critiques littéraires : parmi les sociologues, on peut citer les noms de Poulain (1993) et de Burgos (1996) ou ceux de Baudelot, Cartier et Detrez (1999), parmi les didacticiens, ceux de Poslaniec (1992), de Daunay (2001) ou de Verrier (1996).

Le but ici est clairement de rompre avec la sacralité jugée excessive du phénomène littéraire et avec le privilège accordé à ses effets jugés aliénants tout en réconciliant le lecteur avec ses pratiques spontanées. Ces discours sont souvent plus ou moins inspirés des idéaux de mai 68, qui placent au premier plan l'épanouissement psychoaffectif des individus et se méfient du rôle d'oppression qui serait trop souvent exercé par les pouvoirs en place, au premier rang desquels l'école. Mais ils sont aussi, davantage que le discours adverse, étayés par des observations sur le terrain, comme celles de Baudelot, Cartier et Detrez qui constatent qu'en France, la posture qualifiée d'ordinaire est favorisée dans les classes du collège, tandis que le lycée a tendance à privilégier la posture qualifiée de savante ou de lettrée, attitude qui aurait pour effet de provoquer chez les jeunes une désaffection relative à l'égard de la lecture.

Éloges du va-et-vient

L'une des originalités et des forces des propositions de Michel Picard dans *La lecture comme jeu* (1986) est qu'elles se sont présentées comme un dépassement de cette opposition entre le littéraire et l'ordinaire : plutôt que de hiérarchiser les deux types de lecture, Picard a en effet proposé de les considérer comme constitutifs l'un et l'autre de toute lecture, le premier relevant de ce qu'il a appelé le *lu* et le second de ce qu'il a appelé le *lectant*, ces deux instances étant elles-mêmes distinctes d'une troisième, axée sur le rapport physique aux textes, et

baptisée le *liseur*. À première vue donc, plus de hiérarchie, mais un va-et-vient dialectique entre différentes composantes inaliénables de tout lecteur. Daunay (2001) a cependant souligné, à juste titre, que, dans plusieurs des analyses censées illustrer sa théorie, Picard s'est montré infidèle à son propre modèle en privilégiant clairement les opérations du seul lectant. Cette hiérarchie se retrouve également de manière implicite dans les travaux de Jouve qui, après s'être, dans ses premiers textes, intéressé au *lu*, qu'il a pertinemment distingué du *lisant*, s'est par la suite occupé de manière quasi-exclusive du seul *lectant*, désormais clivé en *lectant jouant* et *lectant interprétant*.

Autrement dit, quelle que soit la manière dont on la considère, c'est la hiérarchie qui caractérise très largement les rapports entre les deux types ou modes de lecture ; très rares sont les auteurs qui s'attachent à penser et à gérer la relation entre l'ordinaire et le littéraire sur le mode dialectique. Il m'arrive parfois d'avoir l'impression d'être le seul à tenir cette position, mais à bien y regarder, c'est la même attitude qu'on trouve dans le dernier livre de C. Tauveron (2002), même si le plaidoyer pour un va-et-vient continue d'aller de pair chez elle avec une définition de la lecture littéraire empruntée à B. Gervais, qui voit cette lecture comme « une lecture qui fait de la densité du sens son territoire de prédilection ».

Ce que je voudrais démontrer à présent, c'est que rien en fait ne justifie le maintien d'une opposition franche entre l'ordinaire et le littéraire, et que ces deux notions constituent davantage des mythes (ou des stéréotypes) servant à affirmer certains choix et certains combats que des descripteurs efficaces des pratiques de lecture réelles.

Quels critères de distinction ?

Pour illustrer ce qui va suivre, je m'interrogerai sur la manière dont se donnent à lire deux courts textes tout à fait différents, le résumé d'un fait d'actualité journalistique et un court poème de Baudelaire.

Le texte de presse est tiré de la une du *Dauphiné libéré* du vendredi 25 octobre 2002 :

> Prise d'otages en Russie : l'angoisse…
> L'autre terrorisme



[Ici vient une photographie représentant deux hommes en blouse blanche traînant un corps inanimé. Cette photographie est suivie de la légende suivante :]

> Des médecins ont emporté hier le corps d'une femme tuée dans le théâtre. Selon la police, il s'agirait d'une otage. Le commando affirme de son côté qu'elle était un agent des services spéciaux russes…
> *Photo AFP*
> Un commando tchétchène retenait toujours cette nuit plus de 700 personnes dans un théâtre de Moscou bourré d'explosifs. Objectif de ces combattants kamikazes : faire pression sur le président Poutine pour qu'il retire ses troupes de Tchétchénie. Une concession que le chef du Kremlin ne semblait cependant pas envisager…

Quant au texte de Baudelaire, il s'agit d'un poème des *Fleurs du Mal* (XXIV) :

> Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,
> Ô vase de tristesse, ô grande taciturne,
> Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis,
> Et que tu me parais, ornement de mes nuits,
> Plus ironiquement accumuler les lieues
> Qui séparent mes bras des immensités bleues.
>
> Je m'avance à l'attaque, et je grimpe aux assauts,
> Comme après un cadavre un chœur de vermisseaux,
> Et je chéris, ô bête implacable et cruelle !
> Jusqu'à cette froideur par où tu m'es plus belle !

Texte non littéraire vs texte littéraire

Munis de ces deux exemples, considérons donc *les critères envisageables* pour distinguer les lectures « littéraire » et « ordinaire ». Il paraît assez tentant *a priori* de se fonder sur *la nature du support*, et d'assimiler en gros la « lecture ordinaire » à la lecture *des textes* relevant des *genres* non littéraires, c'est-à-dire des textes informatifs et utilitaires, et la « lecture littéraire » à celle des types et genres réputés littéraires, c'est-à-dire principalement les récits et les poèmes, et accessoirement les textes de théâtre. Dans cette perspective, la lecture du texte de presse est *ipso facto* qualifiée d'ordinaire et celle du poème de littéraire.

Problème : qu'en est-il alors des types et genres au statut littéraire *fluctuant*, comme les essais, de ceux dont la légitimité littéraire est contestée, comme les textes paralittéraires, et de ceux qui ne se situent de toute évidence ni du côté de la littérature, ni du côté de l'utilitaire, comme les textes philosophiques ? Leur lecture relèverait-elle d'une catégorie à part ? À vrai dire, le critère générique ne fait que renvoyer à la question non résolue de la généricité de la littérature, et il ne permet guère de fonder une opposition binaire entre les lectures.

Et quand bien même on arriverait à délimiter les types et genres relevant de la lecture littéraire, on se trouverait confronté à un second clivage, interne celui-là aux types et genres réputés littéraires : à la suite de Valéry, il est devenu courant d'assimiler la lecture littéraire aux opérations suggérées par les textes à dominante poétique et de rejeter vers la lecture ordinaire (ou du moins la lecture « plus ordinaire ») les opérations davantage liées aux textes narratifs. En somme, la lecture littéraire ne serait que l'autre nom de la lecture *poétique*. Cette assimilation de la littérature à la poésie paraît, à la réflexion, assez étrange : s'il n'est pas contestable que les types et les genres textuels suggèrent des protocoles de lecture différenciés, on doit bien admettre, d'une part, que cette détermination n'a rien de contraignant – Marghescou (1974) a ainsi montré qu'on pouvait très bien décider de lire un fait divers comme un poème –, et d'autre part, que le statut littéraire de ces lectures génériques s'avère aussi problématique que celui des genres et des types qui leur correspondent.

Rapidité *vs* lenteur

Deuxième hypothèse : l'ordinaire serait du côté de *la rapidité*, de la linéarité, de l'immédiateté, de la proximité, tandis que le littéraire serait du côté de *la lenteur*, de la tabularité, de la distance. On peut citer à l'appui de cette façon de voir les propositions de Walter Benjamin[1], ou bien ce passage célèbre du *Plaisir du texte* dans lequel Barthes opposait la hâte « classique » du plaisir à la lenteur toute « moderne » de la jouissance :

> D'où deux régimes de lecture : l'une va droit aux articulations de l'anecdote, elle considère l'étendue du texte, ignore les jeux de langage (si je lis du Jules Vernes, je vais vite [...] ; l'autre lecture ne passe rien ; elle pèse, colle au texte, elle lit, si l'on peut dire, avec application et emportement, saisit en chaque point du texte l'asyndète qui coupe les langages – et non l'anecdote : ce n'est pas l'extension (logique) qui la captive, l'effeuillement des vérités, mais le feuilleté de la signifiance (1973 : 22-23).

1 *Cf. supra* Michel Lisse.

Barthes toutefois s'abstenait de présenter un mode comme plus littéraire que l'autre (tout au plus disait-il que le second mode convenait « au texte moderne, au texte-limite »), et l'on voit tout de suite les problèmes que poserait une telle assimilation. Dans la réalité, en effet, le tempo de la lecture n'a pas de rapport automatique avec la qualité de son contenu : d'une part, la lenteur constitue le rythme « ordinaire » de bien des lecteurs et des lectures (pensons par exemple à la lecture des modes d'emploi) sans correspondre pour autant à une intention esthétique ; d'autre part, même lorsqu'elle se veut attentive à la littérarité, une lecture lente ne suffit nullement à garantir ni une compréhension exacte ni une interprétation fine. À l'inverse, peut-on ignorer que bien de lectures perçues par leurs bénéficiaires comme littéraires se déroulent sur le mode de la dévoration accélérée ?

Ainsi, la première fois que j'ai lu le poème de Baudelaire qui nous occupe, je l'ai lu de manière cursive, et ai immédiatement ressenti un sentiment de plaisir esthétique mêlé de satisfaction interprétative en pressentant aussitôt la polysémie de la destinataire, qui m'a paru pouvoir être tout à la fois une femme distante, l'élément marin et la poésie ou la beauté. Il est vrai que je suis sans doute un lecteur habitué à la poésie et à Baudelaire en particulier, mais je ne suis certes pas le seul de mon espèce, et j'ai tout lieu de supposer que beaucoup de lecteurs pratiquent un peu à ma façon. À l'inverse, je me souviens avoir relu plusieurs fois lentement l'article sur la prise d'otages du théâtre de Moscou pour en peser la charge informative et le poids prédictif... Bien sûr, je ne nierai pas le plaisir esthétique qui peut résulter d'une lecture lente, mais je me garderais bien de dire que l'effet littéraire résulte de cette dernière seule : pour moi – et en cela, pour renvoyer au texte de Michel Lisse qui précède le mien dans cet ouvrage, je me situe à mi-chemin de Benjamin et d'Adorno, et je rejoins Hegel –, toute lecture comporte des moments de rapidité et de lenteur qui peuvent l'un comme l'autre s'avérer féconds et jouissifs ou réducteurs et frustrants... Mais cela concerne aussi bien la lecture qui se veut (ou se croit) littéraire que celle qui se veut (ou se croit) ordinaire.

Émotivité vs rationalité

Troisième manière de voir l'opposition : l'ordinaire serait du côté *de la sensibilité, de la perception émotionnelle* et de l'illusion référentielle (bref, le *lu*), tandis que le littéraire serait du côté *de l'intellectualité, de la perception rationnelle et critique* (autrement dit, le *lectant*). Telle est clairement la position adoptée par des critiques comme Stierle, Riffaterre, Gervais, et quelques autres, et qui parait *a priori* dominante. Pourtant, quand on considère l'article du *Dauphiné libéré* et le poème de Baudelaire, les charges respectives d'émotion et de distance paraissent *a priori* aussi probables dans un lecture que dans l'autre. La tension émotionnelle est certes davantage mobilisée par l'article, qui relate un fait d'actualité dramatique, mais elle n'en affectera pas moins le lecteur qui se sent en communion avec Baudelaire, et à l'inverse, la lecture plus distanciée et impassible que suscite *a priori* le poème en vers classiques (dont l'école nous a appris à disséquer les mètres, les rimes et les figures) a toutes les chances d'être appliquée aussi à l'article de presse lorsqu'il est abordé par un lecteur averti : je renvoie à ce propos à la remarquable démonstration qu'a faite Marc Lits lors du colloque de 1995 à Louvain-la-Neuve (Lits 1996).

Simplicité et univocité vs complexité et polysémie

Quatrième tentative : la lecture ordinaire serait du côté *de la simplicité et de l'univocité*, et la lecture littéraire du côté *de la complexité et de la polysémie*. C'est notamment l'idée de Marghescou (1974) lorsqu'il présente la lecture littéraire comme une triple opération consistant à suspendre la fonction référentielle des signes, à manifester leur valeur archétypale et à activer leur polysémie : cela revient à lire tous les textes, et notamment les textes narratifs comme des poèmes (Marghescou fonde sa démonstration en présentant un fait divers anecdotique comme un texte versifié). Perspective tentante, mais qu'il faut à nouveau abandonner lorsqu'on considère la complexité et la diversité de points de vue pouvant caractériser la lecture d'un article de journal ou d'un témoignage en justice, lecture que nul ne songerait pourtant à qualifier de littéraire.

Dans le cas de l'article du *Dauphiné libéré*, il me suffit ainsi d'un bref moment d'arrêt pour que je sois intrigué par le titre « L'autre terrorisme » (quel est l'un de cet autre ?), que je sois fasciné par le lieu dont il est question (un théâtre : s'agirait-il d'une mise en scène ? de quel genre dramatique s'agit-il ?) et que je sois frappé par le rythme

ternaire qui scande tant le texte que l'image (trois constituants : le titre, l'image, le texte ; trois titres, trois personnages sur la photo, trois phrases dans la légende, trois actants mis en scène : le commando, les otages, le président Poutine), et tout cela ne m'empêche certes pas aussi de capter l'information qui est donnée, mais survient en quelque sorte en surimpression de ce décodage.

Éthique vs esthétique

Autre conception : l'ordinaire serait du côté de *l'éthique*, du lien avec l'action, le littéraire, de celui de *l'esthétique* et de la contemplation. On touche ici à un domaine extrêmement délicat, que peu de chercheurs se sont risqués à aborder de front, mais qui fait l'objet d'un assez large accord tacite : puisqu'il semble entendu, depuis Gide, qu'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments, il est tentant d'extrapoler et de dire que la littérature – et donc la lecture littéraire – échappe purement et simplement au domaine de l'éthique, qu'elle se situe au-delà du bien et du mal (notions au demeurant désuettes, car teintées de moralisme chrétien), et qu'elle déploie ses valeurs dans le seul registre esthétique (d'aucuns diront plus exactement que sa seule éthique est celle de la forme). Le problème est qu'une telle conception relève de la pétition de principe et ne rend guère compte des conduites de lecture réelles auxquelles la littérature donne lieu le plus souvent : on a affaire ici comme ailleurs à une des manifestations les plus typiques de ce que, dans *Les célibataires de l'art*, Schaeffer (1996) appelle la « théorie spéculative de l'art », cette théorie dogmatique par laquelle un certain nombre d'intellectuels et d'artistes occupant une position institutionnelle dominante prétendent imposer à tous leur idéologie de la lecture, leur manière de lire et d'évaluer les textes. Ainsi, il est certain que l'article sur la prise d'otages, qui parle d'événements actuels du monde dans lequel je vis, mobilise mon jugement axiologique – en suscitant ma compassion par exemple –, mais son influence sur mes choix de vie et mes actions sera peut-être moindre que celle du poème, dont la forme et le contenu pourraient avoir la vertu (par exemple) de fouetter mon énergie amoureuse ou d'aiguiser mon désir d'écrire.

Fonctionnel vs fictionnel

Sixième opposition : l'ordinaire serait du côté du *fonctionnel*, de l'utile, et le littéraire du *fictionnel*, du divertissement et de la « gratuité ». Outre qu'il contredit le primat du poétique défendu par certains,

ce point de vue repose sur une conception restreinte (et donc erronée) du fictionnel – Schaeffer, encore lui, a en effet avancé (dans *Pourquoi la fiction ?*, 1999) que la fiction était une dimension anthropologique transculturelle qui traversait tous les discours, y compris les discours dits fonctionnels. On ne peut ignorer en outre que la littérature est perçue par nombre de ses adeptes comme le plus utile des discours, voire comme le seul qui soit vraiment essentiel. Pour garder l'exemple de Baudelaire, on ne compte plus les lecteurs qui déclarent que ses poèmes leur ont été *vitaux*, sans commune mesure avec les textes dits utilitaires. L'idée d'une intransivité ou d'un autotélisme de la littérature a donc beau avoir eu un certain succès dans les années 60-70, elle paraît aujourd'hui quelque peu réductrice et assez dépassée.

Référentiel vs intertextuel

Septième et dernière opposition : la lecture ordinaire serait une lecture sans épaisseur ni mémoire, ancrée exclusivement dans les référents du monde quotidien, tandis que la lecture littéraire serait caractérisée par une intertextualité abondante, par une activité hautement culturelle, où tous les textes lus antérieurement pourraient être mobilisés.

Ici encore, ce fonctionnement n'a rien de spécifique aux lectures réputées littéraires : de même que le poème de Baudelaire me rappelle d'autres de ses textes (comme « L'Hymne à la Beauté ») et des schèmes culturels comme celui de la princesse lointaine, l'article sur la prise d'otages m'évoque le souvenir d'une série de prises d'otages antérieures mais aussi des épisodes précédents de la guerre en Tchétchénie, à quoi se joint le scénario de maints films et romans de fiction décrivant des situations analogues. Quel que soit notre degré de « culture », et que nous le voulions et le sachions ou non, le sens que nous donnons aux faits réels de notre monde est étroitement lié à l'écho que leur donnent nos lectures et nos pratiques culturelles antérieures.

Un flou indépassable dû à l'entrelacs des modes de lecture

On le voit, aucune des oppositions qui peuvent servir à cliver le littéraire et l'ordinaire ne tient debout dès qu'elle est soumise un bref instant au crible d'une analyse critique. Faut-il dès lors en conclure, comme le faisait naguère Reuter (1996), que, tout comme la notion de littérature, la notion de lecture littéraire apparaît comme fuyante, incernable, indéfinissable, et qu'elle appartient bien en cela à la catégorie des proto-notions ou des pré-concepts ? Non, car il faudrait être

de mauvaise foi pour prétendre qu'aucune de ces oppositions n'est pertinente ni ne correspond à des différences de pratique réellement vécues par nombre de lecteurs. Simplement, lorsqu'on observe ces pratiques de lecture réelles (et qu'on s'abstient de vouloir les réduire de force à des caricatures pour sociologues), on s'aperçoit qu'elles sont entremêlées dans la grande majorité des lectures, autrement dit que celles-ci tressent indissolublement des composantes qu'on est tenté de qualifier de savantes et d'autres qu'on est tenté de qualifier d'ordinaires. Ceci, j'en ai l'intime conviction, n'est nullement l'apanage des élites : c'est le lot de tout lecteur, des plus jeunes aux plus âgés (Penloup, 2000), des plus cultivés aux moins cultivés, *et des plus esthètes aux plus éthiquement engagés*.

En revanche, les notions de « lecture savante » et de « lecture ordinaire » retrouvent leur validité si on les considère comme deux polarités constitutives de toute lecture, laquelle se présenterait toujours peu ou prou comme une pratique dialectique inscrite dans un continuum où la marche lente et le survol rapide, l'esthétique et l'éthique, le fictionnel et le fonctionnel, le gratuit et l'utilitaire sont à la fois toujours en tension et constamment entremêlés. C'est cette pratique dialectique, distincte à la fois de la lecture dite « ordinaire » et de la lecture dite « savante », et perçue comme une constante anthropologique que Picard appelle « lecture littéraire ».

Pourquoi ce besoin d'opposer et de hiérarchiser ?

Mais demandons-nous alors pour finir *pourquoi* tant de critiques, de sociologues et de didacticiens semblent éprouver le besoin d'associer la « lecture littéraire » à une connotation péjorative, élitiste, discriminante, scolaire, savante, « lettrée », et interrogeons-nous corollairement sur les motifs de la résistance / réticence à l'égard de la conception dialectique du rapport au monde et à la littérature.

On peut certes avancer des raisons légitimes, comme le besoin d'opposer et de classer pour pouvoir penser, ou le souci de corriger des excès dans un sens ou l'autre, ou encore la peur d'assumer une position qui parait plus compliquée que les deux autres et qui n'a pas encore trouvé de relais officiel dans les instructions officielles ni dans les pratiques enseignantes.

Mais souvent, la hiérarchisation semble liée à des raisons prioritairement stratégiques : désir de résister au pouvoir supposé de l'école, à sa sclérose prétendue (laquelle serait latente dans tout rapport à la

littérature). On peut d'ailleurs se demander si cette résistance à toute prise en compte d'un point de vue normatif n'est pas une résistance plus générale à l'enseignement et au développement cognitif, au nom d'une idéologie spontanéiste... En tout cas, non seulement elle véhicule un mythe fallacieux (celui de la lecture « ordinaire » comme celui de la lecture « lettrée »), mais en outre elle exerce une influence nocive sur l'enseignement en perpétuant une tension artificielle entre la « langue » et la « littérature », laquelle génère des exclusions et des cloisonnements peu propices au développement cognitif et culturel des jeunes.

Pour une didactique sans mythes

Une chose est sûre : quand on déconstruit et démystifie ces oppositions et ces hiérarchies, on est conduit à prolonger le plaidoyer de Schaeffer (1996) pour « une esthétique sans mythe ». Quelles seraient les caractéristiques de cette nouvelle esthétique dans le champ de la lecture ?

– Elle dissocierait clairement *l'effet littéraire des œuvres littéraires* – et donc la lecture littéraire de la lecture de la littérature –, admettant une fois pour toutes que la lecture littéraire n'est nullement l'apanage des œuvres qualifiées de littéraires et qu'à l'inverse, ces œuvres-là ne sont jamais assurées de produire un effet littéraire.

– Elle admettrait une fois pour toutes que la lecture littéraire comprise comme un va-et-vient entre des postures différentes n'est en rien une posture « particulière » liée à un temps et à une culture donnée, mais *une posture anthropologique transculturelle*, observable dans tous les contextes et à toutes les époques.

– Elle distinguerait strictement la *perception littéraire* du jugement littéraire, admettrait en d'autres termes qu'on peut apprécier une œuvre sans pour autant la juger.

– Elle substituerait à la notion de jugement littéraire celle d'*attention à la littérature* (autre manière selon moi de nommer la « lecture littéraire »).

Mais la mise en place d'un tel programme suppose que l'on se mette sérieusement à étudier les pratiques de lecture réelles, ce qui ne va pas de soi. Notre problème à nous, littéraires, c'est que nous consacrons beaucoup de recherches à commenter des textes et à traiter de concepts qui nous intéressent, mais que nous nous sentons peu tenus de vérifier nos hypothèses auprès des praticiens de la littérature – créateurs et

lecteurs, car nous ne croyons pas avoir de comptes à leur rendre. L'ancrage de la théorie de la lecture dans la psychologie, la sociologie et la didactique a été jusqu'à présent un supplément d'âme réservé à quelques-uns : ne pourrait-elle pas devenir une modalité ordinaire de nos réflexions sur la lecture littéraire ?

Jean-Louis DUFAYS
Université Catholique de Louvain

Bibliographie

BARTHES, R. (1973). *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil (Points).
BAUDELOT, C., CARTIER, M., DETREZ, C. (1999). *Et pourtant ils lisent...*, Paris, Seuil, coll. « L'épreuve des faits ».
COMPAGNON, A. (1998). *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris, Seuil, coll. « L'épreuve des faits ».
BURGOS, M. (1994). « La lecture des adolescents : identification et interprétation », *L'École des Lettres 1er cycle*, n° 12-13, p. 37-40.
DAUNAY, B. (1999). « La lecture littéraire : les risques d'une mystification », *Recherches*, 30, p. 29-59.
— (2001). *Éloge de la paraphrase*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes.
DE CERTEAU, M. (1990). *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais » (éd. orig. : 1980).
DERRIDA, J. (1972). *La dissémination*, Paris, Seuil.
DUFAYS, J.-L. (1994). *Stéréotype et lecture. Essai sur la réception littéraire*, Liège, Mardaga, coll. « Philosophie et langage ».
DUFAYS, J.-L., GEMENNE, L., LEDUR, D. (1996a). *Pour une lecture littéraire 1. Approches historique et théorique, propositions pour la classe de français*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, coll. « Formation continuée ».
— (1996b). *Pour une lecture littéraire 2. Bilan et confrontations. Actes du colloque de Louvain-la-Neuve*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, coll. « Formation continuée ».
DUFAYS J.-L. (2000a). « Lire, c'est aussi évaluer. Autopsie des modes de jugement à l'œuvre dans diverses situations de lecture », *Études de linguistique appliquée*, n°119, p. 277-290.
— (2000b). « Lecture lettrée *vs* lecture ordinaire ? Une opposition à problématiser », *Argos*, n°25, p. 58-59.
DUMORTIER, J.-L. (2001). *Lire le récit de fiction. Pour étayer un apprentissage : théorie et pratique*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, « Savoirs en pratique ».
DUNETON, Cl. et PAGLIANO, J.-P. (1978). *Anti-manuel de français*, Paris, Seuil, coll. « Points Actuels ».
GENETTE, G. (1994). *L'œuvre de l'art. 1. Immanence et transcendance*, Paris, Seuil, coll. « Poétique ».
— *L'œuvre de l'art. 2. La relation esthétique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique ».
GERVAIS, B. (1993). *À l'écoute de la lecture*, Montréal, VLB éditeur.
— (1998). *Lecture littéraire et explorations en littérature américaine*, Montréal, XYZ éditeur.

LAFARGE, Cl. (1983). *La valeur littéraire*, Paris, Fayard.
LECERCLE, J.-J. et SHUSTERMANN R. (2002). *L'empirie des signes. Débat sur l'expérience littéraire*, Paris, Seuil, coll. « Poétique ».
LEGROS, G. (1996). « Au-delà des œuvres, la littérature ? », *Français 2000*, 149-150, p. 15-21.
LITS, M. (1996). « Mon nom est personne. Effet de réel et fiction dans la construction du personnage », *in* Dufays, J.-L., Gemenne, L., Ledur, D. (1996b), p. 49-55.
MARGHESCOU, M. (1974). *Le concept de littérarité. Essai sur les possibilités théoriques d'une science de la littérature*, La Haye-Paris, Mouton.
MICHAUD, Y. (1999). *Critères esthétiques et jugement de goût*, Nîmes, Jacqueline Chambon.
PENLOUP, M.-Cl. (2000). *La tentation du littéraire. Essai sur le rapport à l'écriture littéraire du scripteur « ordinaire »*, Paris, Didier, coll. « CRÉDIF-essais ».
POSLANIEC, C. (1992). *De la lecture à la littérature*, Paris, Sorbier.
REUTER, Y. (1996). « La lecture littéraire : éléments de définition », *in* Dufays, J.-L, Gemenne, L. et Ledur, D. (1996b), p. 33-41.
RIFFATERRE, M. (1979). *La production du texte*. Paris, Seuil (Poétique).
SALLENAVE, D. (1991). *Le don des morts. Sur la littérature*, Paris, Gallimard.
SCHAEFFER, J.-M. (1996). *Les célibataires de l'art. Pour une esthétique sans mythes*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais ».
— (1999). *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, coll. « Poétique ».
STIERLE, K. (1979). « Réception et fiction », in *Poétique*, 39, p. 299-320.
VERRIER J. (1996). « Lecture ordinaire dans les " étranges lucarnes " », *in* Dufays, J.-L., Gemenne, L., Ledur, D. (1996b), p. 56-64.